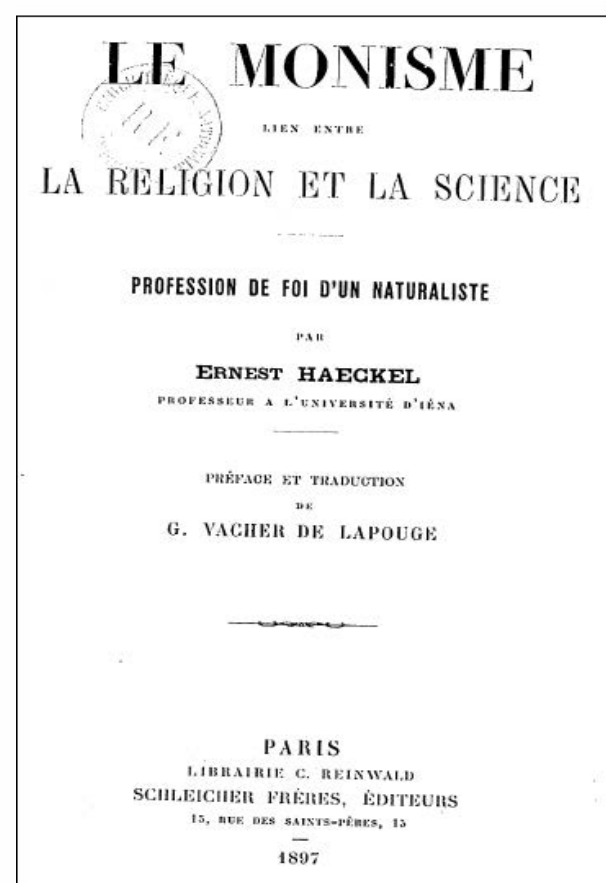


Georges Vacher de Lapouge, préface à Ernest Haeckel,
*Le monisme, lien entre la religion et la science :
profession de foi d'un naturaliste*, 1897



Le Français n'a point la religion facile, et la publique confession de foi faite à Altenbourg par l'apôtre du darwinisme moniste n'a éveillé d'écho parmi nous que chez quelques hommes très savants. En présence d'une religion qui croule, nous cherchons à écarter les discussions avec notre conscience en évitant de penser à de trop inquiétants problèmes. Cela n'est ni sensé ni bien efficace. Tels que nous ont faits une longue sélection et l'éducation première, la croyance nous est aussi nécessaire que le pain. Il vaut mieux chercher à concilier ce besoin devenu naturel avec les exigences de la science, qui nous a révélé, de vérité certaine, combien incompatibles sont nos anciennes croyances avec l'histoire, la physique et la biologie.

Pour réagir contre la dissolution de la foi religieuse, les uns ont cherché à implanter chez nous un néo-bouddhisme, un néo-islamisme, d'autres ont ressuscité des débris de religions empruntés à l'antique Orient. Bien peu ont cherché à demander une religion à la science, et à substituer tout au moins au credo des hypothèses détruites un credo d'hypothèses vraisemblables.

La crise de doute et de lassitude que nous traversons, et qui nous déprime, n'est pourtant que la crise de transition des religions fondées sur une métaphysique incertaine et sur les aspirations du pur sentiment à la religion définitive, dictée par la science. C'est la science qui nous donnera, — combien différentes de celles d'autrefois! — la religion nouvelle, la morale nouvelle, et la politique nouvelle.

La crise, en effet, n'est pas simplement religieuse; le principe de toute croyance est atteint. Des dogmes longtemps discutés le débat se transporte aujourd'hui sur le terrain éthique, toujours regardé comme intangible, et le vingtième siècle verra entre la morale scientifique et les morales religieuses, entre la politique sélectionniste et

Georges Vacher de Lapouge, préface à Ernest Haeckel :

Le monisme, lien entre la religion et la science : profession de foi d'un naturaliste, 1897

Le Français n'a point la religion facile, et la publique confession de foi faite à Altenbourg par l'apôtre du darwinisme moniste n'a éveillé d'écho parmi nous que chez quelques hommes très savants. En présence d'une religion qui croule, nous cherchons à écarter les discussions avec notre conscience en évitant de penser à de trop inquiétants problèmes. Cela n'est ni sensé ni bien efficace. Tels que nous ont faits une longue sélection et l'éducation première, la croyance nous est aussi nécessaire que le pain. Il vaut mieux chercher à concilier ce besoin devenu naturel avec les exigences de la science, qui nous a révélé, de vérité certaine, combien incompatibles sont nos anciennes croyances avec l'histoire, la physique et la biologie.

Pour réagir contre la dissolution de la foi religieuse, les uns ont cherché à implanter chez nous un néo-bouddhisme, un néo-islamisme, d'autres ont ressuscité des débris de religions empruntés à l'antique Orient. Bien peu ont cherché à demander une religion à la science, et à substituer tout au moins au credo des hypothèses détruites un credo d'hypothèses vraisemblables.

La crise de doute et de lassitude que nous traversons, et qui nous déprime, n'est pourtant que la crise de transition des religions fondées sur une métaphysique incertaine et sur les aspirations du pur sentiment à la religion définitive, dictée par la science. C'est la science qui nous donnera, — combien différentes de celles d'autrefois! — la religion nouvelle, la morale nouvelle, et la politique nouvelle.

La crise, en effet, n'est pas simplement religieuse; le principe de toute croyance est atteint. Des dogmes longtemps discutés le débat se transporte aujourd'hui sur le terrain éthique, toujours regardé comme intangible, et le vingtième siècle verra entre la morale scientifique et les morales religieuses, entre la politique sélectionniste et

les autres une plus formidable bataille que celles de la Réforme et de la Révolution.

Ici le conflit n'est plus entre des abstractions. Ce sont les actes mêmes de la vie humaine, les actes quotidiens qui sont différemment jugés, vertueux ou pervers, prescrits ou proscrits, suivant que l'on adhère à la morale révélée ou à la morale démontrée. Dans ce conflit, les deux religions à morale paradoxale, le bouddhisme et le christianisme, sont celles qui auront le plus à souffrir, et l'islamisme aura le grand avantage de n'être indirectement touché que dans des prescrits d'importance secondaire.

En somme, notre époque d'apparente indifférence est le commencement de la plus grande crise religieuse et morale qui ait secoué l'humanité depuis qu'elle pense.

Et la politique elle-même est touchée, car à la formule célèbre qui résume le christianisme laïcisé de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité, — nous répondrons : Déterminisme, Inégalité, Sélection !

Le professeur d'Iéna adressait son discours à des naturalistes, pour lesquels l'histoire de la terre et l'origine des espèces sont choses connues en détail et avec certitude. Le public en général, et surtout le public français peu nourri, — hasard ou intention ! — de sciences nouvelles, se trouve dans des conditions différentes. Rappelons donc d'une manière succincte les points sur lesquels la géologie et la biologie ont de notre temps mis la Bible en échec.

Je ne crois guère utile de parler de la création en six jours. L'antinomie est irréductible, il faut choisir entre le récit biblique et l'existence de la géologie. De là une défaveur inconsciente mais pratiquement bien marquée de la géologie, qui a beaucoup contribué à empêcher presque entièrement l'enseignement de cette science. Dans nos Universités françaises, elle est enseignée aux seuls candidats à la licence et à l'agrégation de sciences naturelles. Elle est exclue du programme d'enseignement scientifique général imposé aux futurs étudiants en médecine, dans leur stage préparatoire de la Faculté des Sciences. Dans l'enseignement secondaire, elle ne figure à aucun programme d'examen, et cependant avec quel avantage pour le développement de l'esprit la géologie et la phylogénie ne remplaceraient-elles pas le catéchisme et même les élucubrations de la philosophie, viandes creuses ruminées, remâchées et resucées depuis tantôt trois mille ans ! On l'enseigne, il est vrai, dans les Lycées, mais aux

enfants de douze à treize ans, et si prudemment que la haute signification en échappe aux élèves. En même temps d'ailleurs, et sur le même pied, un autre professeur, l'aumônier, enseigne d'ordinaire la doctrine de l'hexaméron. J'ai sous les yeux le catéchisme de Rennes. Il commence par cette affirmation plutôt hardie : « Il plut à Dieu de créer le monde *en six jours*. » Voilà trois mots de trop. Ce catéchisme est fait pour les Bretons, il est vrai, mais même un Breton soumis à deux enseignements officiels et contraires a quelque droit d'être perplexe.

La création individuelle des espèces est encore une partie de l'édifice cosmogonique judéo-chrétien qui s'est entièrement écroulée. La doctrine transformiste de Lamarck, de Darwin et de leurs émules a fait table rase des mythes créationnistes de la Genèse. Tous les jeunes naturalistes sont transformistes, et les opposants se font rares. Avec des hommes qui ne peuvent plus redresser les plis de leur mémoire, il n'y a pas à discuter. Il suffit d'attendre qu'ils meurent, comme Quatrefages : et ce fut l'acte le plus méritoire de sa vieillesse.

La masse des gens instruits n'est pas aussi convaincue. Si la doctrine darwinienne est celle de la plupart des naturalistes qui enseignent dans nos Facultés, et d'un nombre croissant de professeurs de l'enseignement secondaire, le transformisme est en dehors de tous les programmes, et ce n'est point sans s'exposer à des animosités fâcheuses que ses adeptes pourraient faire passer leurs convictions dans l'esprit des jeunes générations. En général, ils se taisent, et comme leurs devancières ces jeunes générations entrent dans le monde n'ayant que des idées générales ou plutôt inexactes sur la solution donnée au problème des origines. Nourries de lettres inoffensives, mal armées pour juger, elles resteront hésitantes entre la science dont on ne leur a point enseigné les conclusions cosmogoniques et la théologie dont nul n'a chez nous le souci d'étudier les doctrines.

Si l'on n'admet pas la théorie de la transformation, il faut être partisan de celle de la création successive des espèces, car il n'est pas permis de se retrancher derrière un positivisme de parade et de dire *je ne sais pas* en présence d'une question qui ne comporte pas plus de deux termes, dont l'un choque tout esprit sérieux.

Il faut prendre une bonne fois corps à corps la croyance à la création. Elle suppose un miracle à l'origine de chaque espèce. Il n'est pas

nécessaire d'être bien fort en paléontologie pour savoir que chaque période géologique, si courte qu'elle puisse être, est marquée par l'apparition de nouvelles espèces. Ce serait donc un phénomène souvent répété et relativement fréquent que ce miracle de la création. Sur un point déterminé du globe, le Créateur manifesterait ainsi sa puissance en formant un couple ou une femelle pleine, ou une troupe d'animaux. Avec quoi : non point par une retouche d'êtres existants, et en modifiant leur mode de développement, ce qui choquerait moins, mais avec des matériaux inorganiques, chaux, phosphore, carbone, azote, hydrogène, avec des atomes convoqués de toutes parts ou créés de toutes pièces. Ce miracle, nul homme ne l'a vu, et le savant n'a pas pour celui-là comme pour certains autres à regretter que la Divinité officie seulement devant les simples.

Rigoureusement il est impossible de nier qu'il puisse ou qu'il ait pu se produire. Scientifiquement, il atteint les dernières limites de l'improbable. La science se contente de la probabilité ou de l'improbabilité, aussi rapprochées que possible de l'infini comme limite. Seules la théologie et la philosophie ont l'orgueil de la certitude absolue, et nos adversaires sont élèves de ces deux disciplines. Il n'est pas inutile d'inviter néanmoins les partisans de la création à réfléchir et à essayer de se représenter ce spectacle de la création d'une espèce. Ils seront peut-être moins convaincus l'instant d'après, pour peu que leur esprit soit ouvert et leur jugement sain. Il n'y a pas lieu de répondre que les mystères sont inconcevables, ici la question se pose sous une forme tangible : l'apparition d'un corps volumineux, pesant, coloré, animé, dans une portion de l'espace où l'instant d'avant il n'y avait rien, phénomène précédé lui-même d'une concentration de matière se manifestant de telle et telle façon, et accompagné d'une manifestation corporelle ou dynamique de la Divinité même. Voilà le problème qu'il faut prendre corps à corps, au lieu d'éviter de penser trop et d'examiner de près.

L'origine animale de l'homme n'est guère contestée par ceux qui se livrent aux recherches d'anatomie comparée, d'embryogénie et surtout d'anthropologie ; ces études provoquent la conviction d'une manière certaine et rapide. Aussi que d'obstacles apportés chez nous au développement de cette dernière science ! Ceux-là seuls le savent qui l'ont faite ce qu'elle est. J'ai personnellement souffert des efforts désespérés faits par les Facultés pour empêcher l'implantation

chez elles de cet enseignement hérétique, et ces efforts, qu'on ne s'y trompe point, venaient aussi bien des prétendus libres penseurs que des cléricaux. Affranchis du dogme et du rite, mais esclaves du reste, les premiers conservent toute la couche profonde des préjugés des seconds et remplacent la couche superficielle par d'autres préjugés tout aussi condamnés par la science.

Si mal comprise que soit la question des origines de l'homme, et malgré les obstacles apportés à son exacte connaissance, les classes instruites tout au moins en ont une idée vague et leur attitude n'est plus celle d'il y a vingt ans. Il suffit pour en juger de l'accueil reçu par la découverte faite à Java du *Pithecanthropus erectus*, forme du pliocène supérieur voisine de l'*H. neanderthalensis*, et qui est venue récemment combler la lacune entre l'homme et l'ancêtre animal direct encore inconnu. Cette découverte n'a provoqué ni émotion ni surprise dans le public intelligent. Depuis longtemps elle était prévue.

L'antinomie de la science et de la Bible devrait être d'autant plus vivement sentie en France que les Français appartiennent presque tous à l'Eglise romaine, dont le clergé s'est appliqué à combattre et à dénaturer les vérités scientifiques avec une ignorance et une mauvaise foi regrettables. Les clergés protestants, composés d'hommes plus instruits et plus avisés, se sont bien gardés de défendre avec un entêtement si puéril des dogmes qui mettent le croyant en demeure d'opter entre la science et la foi, entre la tradition et la vérité d'expérience. Ils concèdent en général que la Bible, dans sa rédaction actuelle, date des temps fixés par l'exégèse, que la malencontreuse cosmogonie est seulement l'œuvre d'un homme faillible, et après tout bien supérieure aux cosmogonies ses contemporaines. J'en ai vu enfin supposer que Darwin pouvait être une sorte de prophète envoyé pour compléter la révélation. Le transformisme ne leur semble aucunement incompatible avec la foi, et l'origine de l'homme leur paraît très admissible, en acceptant la théorie de la retouche. Le clergé israélite est engagé dans les mêmes voies, et les catholiques sérieux évoluent. Les jeunes prêtres instruits arrivent aux mêmes concessions que le clergé protestant, ou à peu près. Mais ce catholicisme qui s'en va par morceaux, est-ce bien encore le catholicisme ? Le propre de cette religion n'était-il pas la doctrine du bloc dont aucun grain de sable ne pouvait être détaché sans sacrilège ? Quand on prend de telles libertés avec le livre sacré, on est bien près d'en prendre d'autres.

+ La seule religion qui reste à peu près intacte en présence des révé-
lations de la science est l'islamisme, et il est permis de se demander
si, dans un avenir peu éloigné, les masses chrétiennes n'iront pas à
l'islam, tandis que les classes instruites s'élèveront à des conceptions
religieuses d'un ordre plus relevé. C'est une grande force pour l'isla-
misme que d'être dégagé de toute la cosmogonie mosaïque, exempt
de tout anthropomorphisme divin, et de rejeter l'intervention du sur-
naturel pour remettre la direction de l'univers à une sorte de déter-
minisme bien semblable à celui de la science. C'est plus qu'il n'en faut
pour séduire les esprits religieux assez instruits pour n'admettre ni
l'hexaméron, ni l'anthropomorphisme de Dieu et son intervention
dans chaque détail trivial de l'existence humaine. La vraie foi n'est pas
faite pour tous, elle n'est en ce moment accessible qu'à l'homme
instruit, et la foule moins ignorante que par le passé pourra encore
s'en tenir avec avantage à des formules religieuses moins opposées à
la vérité que celles du christianisme.

La constitution de la religion et de la morale nouvelles sera l'œuvre
des siècles. Il n'y a pas de religion ni de morale qui se soient formées
autrement. L'évolution se fera par la discussion, et sous la pression
de vérités nouvelles découvertes par la science. La confession religieuse
d'Haeckel restera comme un des premiers monuments de la foi nou-
velle, et c'est à ce titre qu'il convient de la présenter à ceux qui
pensent.

Haeckel en écrivant son discours était loin de l'idée de formuler un
credo complet, définitif et obligatoire. Je pense cependant que les
lignes principales de sa doctrine religieuse ne seront pas profondé-
ment modifiées par la suite des siècles. (Le panthéisme moniste en
soi est inébranlable.) Les questions particulières qui s'y rattachent
restent au contraire en partie discutables, même en des points im-
portants, et subiront des retouches que l'âge présent ne saurait seule-
ment prévoir.

+ Je me trompe peut-être, étant un ignorant en métaphysique, mais
je ne saurais, pour ma part, admettre qu'il y ait eu un temps où dans
l'infinité de l'espace l'éther était seul, ni un temps où les atomes
n'étaient point constitués en éléments. Car pourquoi le Dieu-Éther
aurait-il créé? pourquoi en ce temps précis? C'est une autre forme du
biblique *Bereshit bara Elohim arets...* Je crois que de toute éternité,
suivant des lois fixes, la matière sort de l'éther et revient à l'éther,

que les éléments et les corps se composent, se décomposent et se recomposent. Je ne crois pas davantage à la conclusion nécessaire de la doctrine du progrès, au monde arrivant à l'entière conscience, et à l'action uniquement consciente sur lui-même. Ce qui est éternel ne saurait avoir ni commencement ni fin, et les phénomènes d'évolution ne peuvent être que locaux, temporaires, donc partiels, se compensant dans le grand tout.

Si l'on admet l'évolution rectiligne en quelque sorte, et parlant d'une forme pour n'y retourner jamais, si la marche est supposée se faire constamment d'un état qui est le mal vers un état qui est le bien, l'idée de commencement, de but et de cause extérieure devient presque nécessaire à notre raison telle qu'elle est. Mais nous arrivons ainsi à l'antinomie métaphysique du temps et de l'éternité, de l'espace fini et de l'infini, et nous retournons à la chaîne sans fin des questions : « Pourquoi le Dieu-Cause a-t-il agi ? et que faisait-il avant ? et pourquoi la cause de la cause ? » Le monde panthéiste comporte une existence nécessairement ondoyante et diverse, et l'infinité des combinaisons dans l'espace infini et le temps infini. L'évolution se fait dans tous les sens, toujours et partout, sans finalité.

Je ne crois pas davantage à la supériorité que l'auteur prête à la morale du christianisme, et j'en ai dit autre part mes raisons (1). Elle n'est ni désintéressée ni sage. Elle est instinctivement et irrémédiablement commerciale. Elle est en somme un ensemble d'actes de négoce avec Dieu, où l'homme cherche à donner le moins pour obtenir le plus. C'est toujours le système éthique des primitifs et de l'ancien Orient. Le personnage avec qui l'on traite est conçu de même comme un tyran oriental. Tout ce semblant d'austérité, voire d'ascétisme, n'est fait que pour capter les bonnes grâces d'un Dieu puéril, capricieux et cruel, omniscient, tout-puissant mais dépravé, un Dieu dégénéré supérieur, qui aime à voir souffrir et se laisse séduire et désarmer par la souffrance et la privation volontaires.

La morale de charité du christianisme est le plus souvent impie, sa morale sexuelle la plus immorale des aberrations. Ceux qui du christianisme ont rejeté les dogmes et conservé la morale ont rejeté aussi la sanction, mais réduite à un catéchisme d'actes désintéressés la morale chrétienne n'en reste pas moins autant que celle du bouddhisme un danger social et une impiété (2). Car chacun de

nous appelle impie ce qui est contraire à sa religion, et rien n'est plus contraire au panthéisme sélectionniste.

Sans réserve, je m'associe au grand naturaliste dans la profession du dogme moniste suprême : Dieu est tout, dans tout, partout. Il est éternel, il est infini. Mais j'ajoute ce complément nécessaire, résumé des derniers progrès de la théologie et de la morale sélectionnistes :

Dieu a conscience par la hiérarchie des êtres qui sentent et qui pensent, depuis la monère en qui l'âme s'éveille jusqu'au savant qui connaît l'infiniment grand et l'infiniment petit, fouille la goutte d'eau et la nébuleuse, mesure la force et pèse la matière, pénètre le passé et prévoit l'avenir. C'est pourquoi le savant est l'avatar partiel de Dieu, c'est pourquoi le but moral de l'homme est la plus grande conscience (3). La moindre parcelle de matière est Dieu agissant, le savant à la conscience totale serait Dieu pensant.

Le Croisic, 6 août 1896.

G. DE LAPOUGE.